

Des loups au pays du castor



Nicolas Beaulé

Lorsque j'arrive au point de rencontre fixé par le trappeur Michel Duranseau, j'aperçois l'homme assis derrière le volant de sa camionnette. Celle-ci est ornée d'un canot sur le dessus. Dans la boîte du « pick-up », des boîtes remplies de pièges, de collets, d'appâts, etc. Bref, tout l'équipement du parfait trappeur. Vêtu de linge « camo », d'un dossard qui en a vu d'autres et d'une paire de lunettes rectangulaires trahissant en quelque sorte son métier d'enseignant, l'homme d'une soixantaine d'années m'accueille tout sourire et se lance déjà sur ce sujet qui le passionne : la trappe. Rencontre avec un pédagogue qui sait transmettre sa passion à qui veut l'entendre.

Michel Duranseau est ce que l'on pourrait appeler un homme impliqué. Dans la vie de tous les jours, et ce, depuis les 22 dernières années, il est enseignant en « Protection et exploitation des territoires fauniques » au Centre de formation professionnelle Harricana (CFPH), à Amos. Sa passion croise souvent son chemin professionnel, alors que depuis quelque temps, la formation de trappeur est obligatoire dans le programme offert au CFPH. « Les élèves arrivaient sur le marché du travail et les employeurs s'attendaient à ce qu'ils puissent trapper, mais ils n'avaient pas la formation, alors nous l'avons incorporée au programme », explique l'homme originaire de Malartic. Le hasard fait bien les choses, car en plus de compter 40 ans d'expérience à titre de trappeur, Michel Duranseau a été l'un des premiers au Québec à être formé à titre de moniteur en « Piégeage et gestion des animaux à fourrure », il y a 25 ans. L'homme a commencé officiellement sa carrière de trappeur en très bas âge, en compagnie de son père. « J'ai commencé dans le monde de la trappe à cinq ans, mon père me laissait les écureuils et les belettes et j'emportais l'argent de leur fourrure que j'arrangeais moi-même », se rappelle M. Duranseau. Il n'y a pas à dire, les étudiants sont entre de bonnes mains!

SUR LE CHEMIN DU LAC ARLÉLION

Son territoire de trappe, Michel Duranseau le connaît très bien, car il s'étend sur une bonne partie de son lieu de travail, la Forêt d'enseignement et de recherche Harricana. En se dirigeant vers un enclos destiné à capturer des loups, il ne cache pas que la trappe n'est pas très payante cette année. « Les peaux de castor se vendent 3 \$ ou 4 \$. On les trappe quand même, parce qu'on aime ça, puis avec les « castoréums », les glandes (2) du castor utilisées dans la fabrication de médicaments et de parfums, c'est un peu plus payant (4,25 \$/oz). » S'il connaît sur le bout de ses doigts la tarification de toutes les fourrures, c'est que M. Duranseau est le collecteur officiel de la région pour les « Encans fourrures Amérique du Nord » (NAFA). Plusieurs fois par année, il parcourt l'Abitibi-Témiscamingue et collecte les fourrures des trappeurs de la région pour les emporter à Toronto, là où la NAFA tient ses encans qui attirent des acheteurs de partout à travers le monde. Je vous ai dit que Michel Duranseau est un homme impliqué?



Le cours «Protection et exploitation des territoires fauniques» a un volet destiné à l'enseignement de la trappe aux élèves

LA TRAPPE DU LOUP, PAS SIMPLE, MAIS PAS COMPLIQUÉE

Le loup est une bête mystérieuse, que l'on entend parfois, mais que l'on voit rarement. C'est bien connu, la bête n'aime pas la présence de l'homme et elle est extrêmement méfiante envers lui. Ainsi, lorsqu'on tente de trapper le loup, il faut être méticuleux afin de laisser le moins de traces possible du passage de l'homme.

Arrivé sur le premier site de capture du loup, j'ai le droit à tout un cours 101 sur la trappe de l'animal à l'aide de collets. En débarquant du véhicule, M. Duranseau me tend une paire



Si les fourrures de castors ne sont pas très payantes, il en va tout autrement pour les «castoréums»

Michel Duranseau, un trappeur qui a de l'expérience

de gants de coton qui a séjourné dans une boîte remplie de branches de sapin. « Il faut éviter de traîner notre odeur sur les branches et sur les pièges. » Avis aux fumeurs, il faut même éviter de souffler trop près des dispositifs et des branches, le loup pourrait bien esquiver le lieu de trappe pour plusieurs semaines. « Tu feras attention pour ne pas casser de branches, il faut laisser le lieu le plus naturel possible », me lance le sympathique trappeur.



C'est avec des collets comme celui-ci qu'il est possible d'attraper des canidés

Nous entrons en forêt par un petit sentier que le trappeur a usé au fil des ans. « Ce sentier, c'est la porte d'entrée au site. Ici, j'installe un collet qui est très évident, le loup doit le voir, ce qui va le forcer à accéder à l'appât par un autre endroit. » En me levant les yeux, je constate la présence d'une douzaine de rubans attachés à des arbres sur les côtés et à l'arrière de l'appât, ils indiquent la présence de collets tout autour de celui-ci. Un appât qui se fait sentir, d'ailleurs! « Ici, j'ai appâté de manière naturelle, avec des restes d'original, recouverts de la peau de l'animal. Pas besoin de leurre olfactif, on est en plein bois et, avec de l'original, tout cela semble parfaitement normal pour les loups », précise le lauréat du prix québécois Pierre « Esprit » Radisson 2014, remis pour son implication dans le domaine de la fourrure. Est-ce que le trappeur met ses collets de manière aléatoire? « Pour installer les collets, il faut se mettre à hauteur de loup », conseille M. Duranseau. Dans une position accroupie, la vision de la forêt est tout à fait différente, les couloirs de fréquentation sont parfaitement évidents! Si le terrain est un peu trop « ouvert » par endroit, il est possible de pallier avec des arbres morts pour bloquer certains accès. « C'est possible de fabriquer des genres de clôtures, avec des arbres formant de véritables palissades, mais si on fait ça, il faut s'attendre à ce que les loups fréquentent le site qu'un an ou deux après avoir érigé le tout », renchérit-il.



Les carcasses d'originaux sont de parfaits appâts pour attirer les loups

À la question : est-ce un bon secteur pour le loup? L'homme me répond : « Cet enclos m'en a donné trois il y a deux ans. Je l'ai laissé tranquille l'an passé et, cette année, j'en ai vu quatre à la chasse à l'original. Ils ont un cycle de passage de trois semaines, ils ne sont pas venus cette semaine, alors il y a de bonnes chances que j'en attrape dans les deux prochaines. » Les loups se maintiennent selon le niveau de concentration de nourriture, plus il y a de nourriture, plus ils restreignent leurs déplacements. Dans le secteur de Michel Duranseau, les loups ont un territoire d'environ 50 km² et, puisque rien n'est laissé au hasard, le trappeur suit leurs déplacements en s'informant à ses voisins de trappe s'ils en ont capturé ou s'ils ont vu des signes de leur présence (traces, excréments, poils, etc.). « Pour être un bon trappeur, tu dois connaître la biologie de l'animal et ses comportements sur ton territoire », confirme M. Duranseau. Sur un territoire aussi vaste, comment choisir le lieu d'appâtage, alors? « Bien sûr, il faut des signes de leur présence, mais il y a un truc. Les loups empruntent régulièrement les chemins construits par l'homme, mais ils ont tous le même comportement à l'arrivée d'une croisée des chemins. Ils deviennent méfiants et, donc, ils font un quart de cercle ou un demi-cercle; ils entrent en forêt afin de ne pas être à découvert dans la croisée des chemins », raconte avec expérience le trappeur. Il faut donc installer l'enclos près d'une croisée de chemins et, idéalement, dans une forêt assez dense avec une présence accrue de conifères.

La méfiance du loup fait en sorte que les dispositifs doivent être installés de manière impeccable. Dans le cas des collets, il vaut toujours mieux de les faire bouillir pour les « désinfecter », leur enlever leur aspect luisant



Il faut être attentif aux signes qui indiquent la présence de loups sur le territoire



Voilà un élève fier de la récolte effectuée par le groupe